

Marie-Pier Lavoie
Gagnante Argent 2^e cycle du secondaire
Saint-Félicien
Polyvalente de Normandin

Légende devenue réalité

J'actionne la poignée et j'ouvre la porte. Une grande salle de bal se dévoile devant moi. Elle n'a pas servi depuis de nombreuses années et une bonne couche de poussière la recouvre entièrement. Il y a des taches sombres au plancher et il règne dans la pièce une atmosphère lugubre, remplie de lourds souvenirs. Une scène est posée au fond de la salle et le bois qui la recouvre est détruit par la moisissure. Une fenêtre située à ma droite est ouverte et la lumière de la nuit illumine la scène. Elle éclaire une personne tenant un objet dans ses mains. C'est une femme d'un certain rang parce qu'elle porte une robe de soirée d'époque et de magnifiques bijoux. Son corps est brumeux, il n'y a que ses yeux bruns qui paraissent encore tangibles. Elle ne laisse sur le sol aucune trace de sa présence comme si elle volait. Je sens venant d'elle une forte attraction qui s'amplifie à mesure que je m'approche de la scène. Traversant la salle, je passe à côté de tables, de chaises renversées et du lustre brisé au milieu de la pièce. Le vent commence à s'élever et à siffler à travers la fenêtre ouverte. L'ombre me regarde approcher et me tend une chaussure usée. Ma respiration se saccade et avec hésitation, je prends la bottine.

Ma vision change d'un coup, la salle a retrouvé sa splendeur d'antan et sa joie de vivre. De nombreux invités festoient et rient aux éclats. Un orchestre composé de violonistes joue un air joyeux derrière moi et les hommes s'alignent sur la piste de danse accompagnés de leurs femmes. Mes habits d'exploration ont aussi changé laissant place à une magnifique robe blanche à corset. Je lâche la chaussure, surprise, et retrouve le même lieu désert et triste de tout à l'heure. L'ombre de la femme se tient désormais au milieu de la salle et me regarde. Elle me pointe la chaussure tombée près de moi et se dirige vers le fond de la salle sans un bruit. Ramassant la chaussure au sol, je suis automatiquement renvoyée dans la même époque. Les gens dansent toujours sur la musique enjouée de l'orchestre. Mon regard croise celui d'une femme au fond de la salle, elle semble me voir comparativement aux autres. Elle a les mêmes formes que l'ombre, mais semble plus vivante avec ses cheveux auburn attachés en chignon et sa magnifique robe bleue à l'européenne.

Me sortant de mon observation, *The Second Waltz* retentit, les invités arrêtent de danser et regardent perplexes l'orchestre qui joue maintenant une macabre musique. Les musiciens

semblent possédés par la musique, ils ont à présent les yeux d'un blanc vitreux et ne dégagent qu'un sentiment de vide. Les spectateurs inquiets, commencent à s'agiter vers les sorties, un couple réussit à passer par la grande porte, les autres restent bloqués, car toutes les issues se sont subitement fermées. La musique s'interrompt, le silence prend de plus en plus d'ampleur parmi la salle. C'est à ce moment-là que les fenêtres de la salle s'ouvrent et qu'un vent nocturne entre dans la pièce. De forts aboiements provenant de l'extérieur donnent des frissons à la salle. Des martèlements viennent briser la confusion de la salle, les amants qui ont réussi à s'échapper cognent maintenant à la porte en suppliant de les laisser entrer. La femme lâche un cri à fendre le cœur, tandis que l'homme frappe plus féroce. Silence. Il n'y a plus un seul son, le malheureux couple semble s'être éteint derrière la porte, un liquide rougeâtre entre alors tout doucement dans la salle. Quelques femmes commencent à sangloter et l'orchestre recommence la funèbre musique. Tout le monde est horrifié par la situation, la musique finit et un calme olympien parcourt la salle. Les portes qui se situent de chaque côté de la scène s'ouvrent à la volée pour laisser passer un homme et une femme. Ils ont tous les deux de longs habits noirs. La femme a des cheveux attachés derrière la tête et une peau pâle tandis que les cheveux de l'homme sont collés sur son crâne. « Merci, chers invités, d'être présents ce soir pour notre bal, dit l'homme simplement. Nous ne pouvons malheureusement pas vous laisser partir sans votre petit cadeau de bienvenue », renchérit-il avec un sourire qui laisse apercevoir ses dents encrassées.

D'un claquement de doigts, une vingtaine de gnomes sortent des portes ouvertes en s'arrêtant en position d'attaque derrière leurs maîtres. Ils portent de vieux vêtements en jute qui leur tombent sous les genoux et tiennent un couteau ou un objet contondant dans la main. Ils se ressemblent à peu près tous, mais c'est difficile d'en être sûr, car ils sont tous très sales et maigres. Un après l'autre, les petits gnomes se lancent vers la mêlée et battent à mort les premiers convives qui leur tombent sous la main. Le spectacle est affreux, les invités désespérés cherchent à s'enfuir, mais on n'entend que leurs cris de souffrance. L'orchestre recommence à jouer, une troisième fois *The Second Waltz*, pour accompagner le massacre sous l'œil attentif des deux protagonistes.

Après la boucherie, les hôtes disparaissent derrière les portes situées à côté de moi. Ils sont suivis des petits assassins qui traînent les corps encore chauds et sans vie. La pièce a dramatiquement changé, le lustre trône maintenant au milieu de la salle, le rouge est devenu la couleur du plancher et de longues traînées de sang s'étendent jusqu'aux sorties. Je dépose le soulier sur la scène, choquée, le spectacle est absolument horrible et scandaleux. J'imagine ce qu'ils ont pu vivre en voyant leurs amis tombés sous les coups. L'ombre de la femme me fixe toujours, sa robe est maintenant en lambeaux et remplie de sang. Il lui manque une boucle d'oreille et une moitié de son magnifique visage est déformée. Sans se soucier de moi, elle flotte tranquillement vers le passage où sont partis les personnages de mes visions. Le sol est couvert de traînées de sang séché et des empreintes de mains marquent la porte. Les victimes semblent s'être débattues sans succès.

Les fenêtres de l'arrière scène sont bloquées par de lourdes planches de bois et le peu de lumière m'oblige à sortir ma lampe à l'huile de mon sac. Allumée, je trouve sur le sol une broche poissée de sang. Celle-ci dans ma main, ma vision change encore, je me retrouve à regarder les événements suivants le massacre. Certaines victimes semblent encore en vie, mais les spadassins leur tranchent la gorge avant qu'elles n'aient pu souffler mot. Les hôtes regardent avec fierté leur réussite puis guident leurs rejetons vers le passage caché contre le mur du fond. Ils disparaissent à la suite dans le noir parce qu'aucune lumière n'émane de la pièce. La porte se referme sur la dernière personne et produit un dé clic de fermeture.

Je m'assieds sur un banc et respire profondément. Les dernières heures ont été déterminantes dans ma quête de la vérité. Je note mes observations, impressions et hypothèses. Je peux maintenant affirmer que la légende urbaine de la famille Bean est véridique. Cette famille, selon les dires, est cannibale et aurait vécu il y a vingt ans avant de s'éteindre, car on ne dénombre plus de disparition inquiétante dans les environs. Le dernier massacre listé aurait dénombré plus de trente victimes, incluant des membres de ma famille. Les journaux racontent aussi qu'ils sont plus d'une quinzaine à vivre reclus et qu'ils vivaient dans un grand manoir comme celui où je suis présentement.

Prenant mon courage à deux mains, je me décide à ouvrir la porte du passage qui n'est pas verrouillée comme je le pensais. Lorsque je l'ouvre, une amère odeur de putréfaction en sort. L'ombre ensanglantée passe à côté de moi et s'enfonce dans la pièce jusqu'à disparaître dans le noir. Laisant ma lampe sur le banc, je m'enfonce à sa suite avec une allumette fraîchement craquée. Des vêtements sont suspendus à des cordes, celles-ci accrochées à d'énormes piliers soutenant le toit. Des frottements, des pas furtifs et des respirations rauques se font entendre et me rendent très inquiète. Mon rythme cardiaque s'accélère, la flamme de mon allumette vacille dangereusement et menace de s'éteindre. Je vois du coin de l'œil des formes humaines et abruptement mon allumette s'éteint. Silence. La porte se trouve à deux pas derrière moi, mais malheureusement, je n'ai pas eu le temps d'y arriver, qu'une dizaine de mains m'empoignent le corps. Immobilisée sur place, j'entends la porte se refermer d'un claquement emportant mes derniers espoirs avec elle. Mes pensées se chamboulent dans ma tête, mais une seule se porte à ma bouche. Je pousse alors mon plus grand cri en me débattant avec mes dernières forces. Malgré cela, je reçois un énorme coup sur la tête et je sens un léger pincement froid où ma cage thoracique. Du sang commence à parcourir mes habits et j'ai de plus en plus de mal à respirer. Après une éternité, j'expire mon dernier souffle, heureuse d'être avec les miens.